

Chaire internationale

M. Thomas PAVEL, professeur

Grâce à l'invitation au Collège de France, j'ai eu l'occasion d'approfondir le projet qui fournira la matière de mon prochain ouvrage consacré à la littérature.

Ce projet prend pour objet l'ensemble des liens qui rattachent la littérature d'imagination à l'ensemble de nos préoccupations morales. En abordant cette thématique, déjà explorée par les travaux de Jacques Bouveresse et de Michel Zink, je souhaite me pencher en particulier sur la manière dont la littérature d'imagination met en valeur une dimension essentielle de la vie en commun, qui est celle de la difficulté que les êtres humains ont à se frayer une voie parmi le foisonnement des exigences éthiques.

Mon point de départ, d'une grande simplicité, consiste à soutenir que la littérature d'imagination nous propose une multitude de cas individuels destinés à éclairer les difficultés de la pratique morale.

L'œuvre littéraire accomplit cette tâche en exerçant sur nous une double action : poétique d'un côté, et fictionnelle de l'autre. La force de la poésie nous libère des nos attaches empiriques immédiates ; la poésie nous *transporte*. La fiction, quant à elle, nous *installe* ailleurs, au sein des mondes qu'elle évoque. Ces deux opérations sont complémentaires car, en nous arrachant à nos soucis quotidiens, l'exaltation poétique facilite notre *immersion* (Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*) imaginaire dans les univers fictionnels.

Il nous est possible de nous sentir chez nous dans ces univers parce que, pour différents qu'ils soient du nôtre, ils sont pétris de la même matière, qui est celle des rêves et des désirs, des Biens et des normes. Ces univers se rattachent à des réalités historiques, Troie chez Homère, Rome dans la tragédie néo-classique, le Paris de Balzac, Londres chez Dickens, le Berlin de Döblin. Chaque fois, cependant, l'exactitude strictement empirique des mondes décrits importe moins que les conflits de valeurs que ces mondes sont susceptibles d'accueillir. Tout comme, selon Charles Taylor (*Les Sources du soi*), l'action humaine ne saurait se réduire aux simples comportements ni aux diktats de l'utilité, les univers de fiction

peignent des êtres humains profondément impliqués dans la poursuite ou la haine d'idéaux, dans la recherche ou le mépris des Biens, dans le respect ou la violation des préceptes moraux, bref dans leurs confrontation vécue, souvent brutale, voire insupportable, avec les valeurs, au sens que Hans Joas (*La Genèse des valeurs*) donne à ce terme.

Afin de décrire le côté violent de cette dynamique, j'emprunte à Wolfgang Sofsky (*L'Ère de l'épouvante*) son analyse de l'imagination comme aiguillon de la cruauté et à Elias Canetti (*Masse et puissance*) les considérations sur la fascination de la puissance. Cette matière brute, si l'on peut dire, de l'invention littéraire, est façonnée par la force attractive de l'exigence morale, ainsi que par son caractère normatif. On aura reconnu ici la distinction faite par Charles Larmore (*Modernité et morale*) entre les morales *attractives*, qui mettent l'accent sur le pouvoir séduisant du Bien, et les morales *normatives*, celles qui insistent sur la puissance des normes. J'y ajoute la notion de morale *itinérante*, développée par Gabriel Marcel et qui rend compte de nos efforts pour découvrir et pour atteindre l'idéal.

La séduction des Biens, le pouvoir des normes et les difficultés du chemin font l'objet de nos soucis axiologiques les plus pressants. En dépit de sa récurrence, ce cadre n'est cependant pas fixé une fois pour toutes. Il dépend d'une multitude de facteurs, dont certains d'ordre historique, d'autres d'ordre purement littéraire. Robert Pippin (*Henry James and the Morality of Modernity*) a montré que le monde moderne, en mettant l'individu devant une pluralité de choix normatifs, accentue l'aspect itinérant de notre vie morale. J'ai moi-même étudié dans *La Pensée du roman* (2003) le dialogue séculaire entre les œuvres romanesques qui célèbrent la poursuite de l'idéal et celles qui peignent la déchéance humaine.

Mon projet, dont certaines parties ont été présentées au Collège de France en 2005-2006, examine trois aspects de l'imbrication entre Biens, normes et cheminement moral, telle que représentée dans la littérature d'imagination :

1) La distance entre le moi et sa vie, distance qui éclaire la possibilité de la violence, le sens du malheur et l'éclosion du divin.

2) Les enjeux de la responsabilité morale à l'intérieur du monde humain, la notion de « devoir » faisant ici référence aussi bien à ce que nous devons qu'à ce qui nous est dû, à savoir au jeu de l'obligation et de la revendication et à celui du dévouement et de la vengeance.

3) La sphère de l'intimité, définie par l'affection et par la reconnaissance.

1) Dans le cours de 2005-2006, intitulé *Comment écouter la littérature*, j'ai pris comme point de départ le constat que nous ne sommes pas identiques à notre vie, laquelle est souvent déterminée par des facteurs qui échappent à notre contrôle. Nous éprouvons à la fois le désir de la surpuissance et le sentiment de notre faiblesse. Rivaux possibles des dieux, nous n'en sommes peut-être que les jouets. Dès l'épopée homérique, les dieux sont étroitement associés à l'irruption de l'infortune. La tragédie, tout en continuant à attribuer le malheur à l'interven-

tion divine, met en place les rudiments d'une réflexion morale, rattachant le malheur aux forfaits commis par les familles des héros ou par les héros eux-mêmes. Au cours de l'histoire de la littérature, le lien entre malheur et culpabilité individuelle ne cesse de se renforcer, les revers de fortune frappant avec de plus en plus de précision ceux qui les méritent. Petit à petit, une sorte de complicité s'établit entre le malheur et la faiblesse, la négligence, l'oubli ou la distraction des héros, comme dans le cas d'Yvain, le personnage de Chrétien de Troyes, dans celui de la Princesse de Clèves, chez Werther, chez Lucien de Rubempré, ou, plus récemment, chez l'étonnant Conrad Castiletz, protagoniste de *Un meurtre que tout le monde commet* de Heimito von Doderer. Cela ne veut certes pas dire que le malheur entièrement immérité disparaît de la réflexion littéraire ; il demeure néanmoins insupportable, comme le prouvent aussi bien le sort de Cordelia dans *Le Roi Lear*, tragédie que le XVIII^e siècle a réécrite pour sauver la fille cadette du roi, que celui des victimes écrasées par les démons du XX^e siècle, comme on peut le constater dans la littérature de la Shoah, dans *Seul à Berlin* de Hans Fallada, dans *Sous les bombes* de Gert Ledig, dans *Vie et Destin* de Vassili Grossman, ou dans *Récits de la Kolyma* de Varlaam Chalamov.

2) Pour mieux plaider en faveur de la responsabilité, la littérature d'imagination a donc besoin de peindre des univers fictionnels au sein desquels l'être humain, échappant à la pression du destin, est capable de prévoir les conséquences de ses actions. C'est dans cette famille de mondes que la force morale se déploie dans toute son ampleur. Comme j'ai tenté de le montrer dans *La Pensée du roman*, la force morale est ouvertement idéalisée dans le roman hellénistique, dans les grands romans héroïques et pastoraux du XVI^e et XVII^e siècle et, au XIX^e siècle, chez Balzac parfois, et souvent chez Stifter. En revanche, des écrivains comme Austen, George Eliot, Fontane ou Tolstoï s'efforcent de la rendre vraisemblable. Au pôle opposé se placent les œuvres, tout aussi puissantes, qui mettent l'accent sur la scélératesse des personnages ou du moins sur leur irrémédiable imperfection — les soties médiévales, le roman picaresque, Laclos, Dostoïevski ou Zola. La littérature d'imagination présente l'action humaine en tant que fondée sur les maximes qui la gouvernent, sur des Biens qui arc-boutent les maximes, et, enfin, sur une conception qui éclaire ces Biens. Grâce aux travaux de Robert Brandom, il est possible d'étudier la puissance inférentielle des œuvres littéraires, dont le but ultime n'est pas de décrire un monde en tous points semblable à celui que nous habitons, mais d'activer notre capacité de produire des inférences qui ont une pertinence directe concernant notre vie morale.

3) J'examine, enfin, la sphère de la bonté, de la confiance, de la fidélité, de l'affection et de la reconnaissance, ce dernier terme ayant au moins trois significations que j'ai examinées dans une des leçons de 2005-2006 : la reconnaissance comme découverte et identification correcte (celle qui, par ailleurs, forme une des parties essentielle de l'intrigue tragique, selon Aristote), la reconnaissance comme appréciation d'un individu ou d'une action — thème d'un grand nombre

de romans de formation — et la reconnaissance comme gratitude. L'affinité de cette sphère avec la poésie lyrique me semble évidente, mais j'avoue qu'il s'agit d'un sujet sur lequel je commence à peine à réfléchir.

En 2005-2006, tout en travaillant à ce projet, dont j'ai présenté certains aspects à l'Université de Rennes, à celle de Tours et à celle de Gand, j'ai continué à rédiger la version anglaise de la *Pensée du roman* et à écrire des œuvres de fiction.